

**« LE CHOIX D'UNE VIE SANS ENFANT
AU CŒUR DE LA CONSTRUCTION DU COUPLE »**

Introduction

Nous avons choisi, pour cette présentation, de porter le regard sur la construction du couple lorsque l'horizon conjugal peut être envisagé comme « libre d'enfant » par les individus. C'est à partir de cinquante-et-un entretiens biographiques et compréhensifs réalisés dans le cadre d'une recherche doctorale portant sur les personnes volontairement sans enfant que nous proposons les analyses qui vont suivre.

Il s'agit de faire dialoguer la fermeté des « intentions négatives de fécondité » (Régnier-Loilier et Vignoli, 2011) des enquêté-e-s en étudiant leur situation par rapport au partenaire passé-e, actuel-le, envisagé-e. « Que se serait-il passé, s'est-il passé, se passerait-il si votre partenaire souhaitait un enfant ? » est une question à laquelle ont été confronté-e-s les enquêté-e-s durant l'entretien. On s'intéresse donc bien ici aux discours des enquêté-e-s et c'est à partir de ceux-ci que nous avons constitué une typologie, selon que l'enquêté-e assurait que son choix d'une vie sans enfant était définitif quelle que soit l'issue du couple (les « obstiné-e-s ») ; que son choix d'une vie sans enfant pourrait être remis en question si la stabilité du couple était en jeu (les « ambivalent-e-s ») ; que son choix d'une vie sans enfant s'est actualisé et renforcé suite à une rencontre conjugale : les « romantiques ». Par ailleurs, cette typologie en trois catégories principales se décline selon le sexe de l'enquêté-e.

A la suite de cette construction par type, nous avons cherché à savoir si des caractéristiques sociodémographiques spécifiques pouvaient se retrouver dans ces groupes, la classe sociale d'origine, la profession de la mère, les événements douloureux vécus et / ou ressentis comme tel durant l'enfance et l'adolescence, le parcours professionnel, leurs représentations politiques. Lorsque nous parlons d'un événement douloureux durant l'enfance et/ou l'adolescence, il peut s'agir soit de l'expérience de la dépression, soit de violences physiques et/ou sexuelles, soit de parents décédés avant les vingt ans de l'enquêté-e, soit de la séparation des parents avant l'âge de 15 ans de l'enquêté-e. S'il est difficile à partir d'une enquête

qualitative qui porte sur une cinquantaine de personnes de faire ressortir des facteurs explicatifs et estimant que le parcours de vie se construit en même temps que se construit et se cristallise le « non désir d'enfant », nous proposons quand cela est ressorti à l'analyse de mettre en perspective ces différents éléments.

Dans un premier temps, nous nous attachons à cadrer quantitativement le phénomène de « l'impératif consensuel » au sein du couple, pré-requis selon Magali Mazuy pour rendre effectif un projet d'enfant (Mazuy, 2006). Impératif consensuel que nous retrouvons également du côté des personnes volontairement sans enfant. En effet, statistiquement, les personnes classées comme volontairement sans enfant, sont majoritairement en couple avec des personnes ne souhaitant pas d'enfant. Dans un deuxième temps, nous décrivons brièvement la méthodologie utilisée pour la constitution de notre corpus et nous faisons ressortir les principales caractéristiques socio démographiques des personnes enquêtées. Enfin, nous déclinons notre typologie qui fait apparaître au fil des lignes les « obstiné-e-s », les « ambivalent-e-s », les « romantiques ». Cette typologie est présentée sous forme de récits de vie.

1. CADRAGE QUANTITATIF DE L'IMPERATIF CONSENSUEL

En population générale, « très peu de couple restent volontairement sans enfant » (Toulemon, 1995). En effet, d'après les données de l'enquête *Etudes des relations familiales et intergénérationnelles* (2005) seuls 3,5% des couples cohabitants sans enfant déclarent ne pas souhaiter d'enfant « ni maintenant ni plus tard » (Mazuy et Debest, 2012 ; voir encadré 1 pour la construction de l'indicateur). Si ne pas vouloir d'enfant représente un écart à la norme dominante du « faire famille », ne pas vouloir d'enfant lorsque l'on est en couple représente un écart à la norme du cycle de vie conjugal (Kaufmann, 2010) qui veut qu'après un certain temps de mise à l'épreuve de la stabilité du couple, à travers notamment la bonne entente intellectuelle et sexuelle, les partenaires construisent un projet d'enfant et l'actualisent. Par ailleurs, Magali Mazuy a bien montré qu'un des pré-requis à l'effectivité d'un projet d'enfant est que les deux partenaires soient « prêt-e-s ensemble », ce qu'elle conceptualise sous le terme « d'impératif consensuel » (Mazuy, 2006). Si l'on exclut les personnes ayant déclaré des difficultés à concevoir lors de l'enquête *Intentions de fécondité* (1998), plus de 70% des

personnes interrogées assurent avoir voulu leur premier enfant « à ce moment là » et plus de 90% d'entre elles assurent que leur conjoint-e souhaitait également cet enfant « à ce moment là » (*Ibid*, pp.231-234). Si l'on regarde maintenant du côté des « désaccords » seul 1,2% des hommes et 2,2% des femmes qui souhaitaient leur enfant « à ce moment là » déclarent que leur conjoint-e ne souhaitait pas du tout cet enfant. Nous ne développerons pas ce point ici, mais ces résultats qui indiquent une programmation des naissances sont à mettre en lien avec la légalisation et la diffusion massive de la contraception (et, dans une moindre mesure, de l'interruption volontaire de grossesse). Comme en miroir, nous nous sommes intéressées à « l'impératif consensuel » du côté des « intentions négatives de fécondité » (Régnier-Loilier et Vignoli, 2011). Il ressort qu'une grande majorité des personnes classées comme SenVol (voir encadré 1) qui sont en couple et qui ont plus de trente ans au moment de l'enquête ERFI (2005) assurent que leur conjoint-e non plus ne souhaite pas d'enfant. Toutefois ces résultats sont à considérer avec prudence du fait des effectifs très faibles de la population étudiée. Par ailleurs, on observe une différenciation entre les déclarations des femmes et celles des hommes. Les femmes SenVol ont plus tendance à déclarer que leur conjoint non plus ne souhaite pas d'enfant comparativement aux hommes SenVol. Au regard de ces résultats, à manier donc avec prudence, on pourrait poser l'hypothèse que les femmes qui ne souhaitent pas d'enfant sont plus souvent avec des hommes sans désir d'enfant que les hommes qui ne souhaitent pas d'enfant avec des femmes sans désir d'enfant. On peut proposer en réponse l'hypothèse suivante : les femmes portant plus la charge matérielle et mentale des enfants que les hommes, elles subissent, notamment lorsqu'elles sont en couple, une plus grande pression sociale à concevoir que les hommes. Aussi, pour faire face à la pression sociale et se sentir épanouie sans être sans cesse questionnée sur la venue du premier enfant, les femmes en couple SenVol ressentent plus le besoin d'avoir un complice et un allié comme compagnon de route que les hommes SenVol.

Encadré 1 : construction de l'indicateur « d'infécondité volontaire »

Dans l'enquête *Etudes des relations familiales et intergénérationnelles* (2005)*, le volet portant sur les intentions de fécondité est posé uniquement aux femmes de moins de 50 ans, aux hommes de moins de 50 ans non en couple, et aux hommes en couple avec une femme de moins de 50 ans. Les personnes concernées sont uniquement en couple de sexe différent, les modules sur l'infertilité et sur les intentions de fécondité n'ayant pas été posés aux personnes

en couple de même sexe.

Afin de déterminer notre population de personnes « sans intention de fécondité », nous avons tout d'abord exclu les personnes ayant des enfants, celles qui pensaient avoir des difficultés à concevoir et enfin celles qui déclaraient être enceinte ou à l'origine d'une grossesse au moment de la passation du questionnaire. Une fois ces personnes exclues de notre population, nous avons agrégé les réponses à une question sur la recherche actuelle de grossesse (*Cherchez-vous actuellement à avoir un enfant ?*) et à une question relative aux intentions de fécondité à plus long terme (*Vous-même, voudriez-vous avoir des enfants, maintenant ou plus tard ?*). Ainsi, les personnes sans enfant, qui ne pensent pas avoir de difficultés à concevoir, qui ne sont pas enceinte ou à l'origine d'une grossesse au moment de l'enquête, déclarant ne pas chercher à avoir un enfant et ne pas vouloir d'enfant « ni maintenant ni plus tard », ont été classées dans la catégorie « ne veut pas », qui représente l'infécondité volontaire.

Enfin, nous nous posons l'hypothèse que les SEnVol enquêté-e-s sont une sous-partie des 5% de personnes classées comme volontairement sans enfant en population générale. Ainsi, nous souhaitons distinguer les « sans enfant volontaires », les « SEnVol », que nous avons interrogé-e-s et qui sont en quelque sorte les « volontaires de volontaires », des « sans intention de fécondité », les « SIF » que nous trouvons en population générale et pour qui l'aspect choisi et volontaire de l'infécondité déclarée n'est pas certaine.

*Cette enquête est la version française du dispositif d'enquêtes Generations and Gender Survey (GGS), elle a été réalisée en France métropolitaine auprès de 10.079 hommes et femmes âgés de 18 à 79 ans; <http://www-erfi.ined.fr/> ; <http://www.unece.org/ead/pau/ggp>

Aussi, le travail qualitatif prend ici toute sa place. Il permet de questionner ce « consensus » - notion problématique dans une perspective de rapports sociaux de sexe – et de mieux comprendre le sens donné par les actrices et acteurs eux/elles-mêmes de cette notion. En effet, parce qu'un phénomène est souvent mis en exergue par ses marges, interroger « l'impératif consensuel » du côté des SEnVol permet de révéler les dissensions au sein du couple et les solutions envisagées par les individus pour résoudre les conflits autour d'un projet d'enfant. De plus, au regard du faible effectif de personnes volontairement sans enfant dans les enquêtes en population générale, le qualitatif semble ici être une des entrées privilégiées pour étudier cette population et permettre une meilleure compréhension du phénomène et des logiques d'actions qui lui sont sous-jacentes.

2. METHODOLOGIE ET CONSTITUTION DU CORPUS

Pour la recherche doctorale, j'ai fait le choix d'interroger des personnes sans enfant caractérisées par l'aspect choisi et volontaire de leur infécondité. Faute de bases de données quantitatives dans lesquelles j'aurais pu puiser des « fiches adresses » ou d'associations regroupant des personnes volontairement sans enfant (en France), ces personnes ont été recrutées suite à un appel à témoignages – dans lequel le caractère volontaire du choix de vie sans enfant est explicitement mis en avant – puis par effet boule de neige.

L'appel à témoignage est reproduit ci-dessous :

« [...] Je réalise une enquête auprès de personnes qui n'ont pas d'enfant et ne souhaitent pas en avoir. Afin de mieux connaître l'expérience de ces **hommes et femmes** sans enfant, je recherche des personnes âgées **d'au moins 30 ans**, qui **n'ont pas d'enfant et ne souhaitent pas en avoir, vivant en couple ou non et quelle que soit leur orientation sexuelle**. Si vous êtes concerné-e-s par le sujet et que vous acceptez de me faire part de votre témoignage, de manière complètement anonyme, ou souhaitez avoir de plus amples informations, merci de me contacter par mail à l'adresse suivante... »

Ce fut donc aux personnes se sentant concernées par l'appel et le sujet de recherche de faire la démarche de me contacter. Cela constitue à nos yeux une première sélection des personnes enquêtées, qui sont particulièrement volontaires à témoigner sur ce sujet encore peu dicible. Le capital scolaire et/ou culturel dont disposent les SEnVol enquêté-e-s n'est certainement pas sans lien avec leur volonté de témoigner. En effet, elles ont les moyens de produire un discours rationnel et de se « mettre en mots » sur un sujet relativement intime.

Par ailleurs, les entretiens ont été réalisés dans une perspective biographique, l'entretien portant sur les différents parcours de vie de l'individu. Ils ont par la suite tous été intégralement retranscrits. Le contexte de la famille d'origine, le parcours scolaire, universitaire et professionnel ainsi que le parcours conjugal de l'enquêté-e ont été abordés, faisant le pari que le (non) désir d'enfant se construit et s'imbrique en relation étroite avec les parcours de vie et les expériences des individus. Au total, trente trois femmes et dix-huit hommes âgé-e-s de 30 à 63 ans ont été interviewé-e-s. La limite d'âge minimale retenue, condition *sine qua non* à la réalisation des entretiens, et régulièrement controversée, a le

mérite de faire entendre des discours de femmes et d'hommes qui se retrouvent aux âges les plus féconds, entre 25 et 35 ans pour les femmes (Prioux, Mazuy et Barbieri, 2010), confrontés de manière particulièrement forte à l'injonction de parentalité, tout en acceptant de faire part de leur expérience de personnes volontairement sans enfant. De plus, la déclinaison des différents âges des enquêté-e-s permet de saisir l'évolution des justifications du non désir d'enfant et du poids de la norme du « faire famille » au fil de la vie, ce qui fera l'objet d'autres travaux.

Enfin, le rapprochement des caractéristiques socio démographiques des enquêté-e-s avec les données de l'enquête Erfi (2005) laisse entrevoir certaines sous-représentations, notamment des hommes peu diplômés, dans le corpus (Mazuy et Debest, 2012). En lien avec leur capacité de se « mettre en mot », malgré une origine sociale hétérogène, les personnes composant le corpus constitué sont dans l'ensemble diplômées au moins du baccalauréat et une grande majorité a poursuivi des études supérieures. De plus, en population générale, une corrélation positive semble lier le fait ne pas souhaiter d'enfant et d'être non en couple (Mazuy et Debest, 2012), or dans notre corpus quarante neuf enquêté-e-s (sur cinquante et un) vivent ou ont déjà vécu une relation cohabitante ou non de plus de deux ans et trente-quatre enquêté-e-s du corpus vit ou a déjà vécu une relation cohabitante de plus de cinq ans (voir tableau 1).

Tableau 1 : Relation « stable » des SEnVol au cours de leur vie

DUREE DE LA RELATION	COUPLE COHABITANT	COUPLE NON COHABITANT	EFFECTIF
> 2 ans	3	6	9
> 5 ans	13	5	18
> 10 ans	10	1	11
> 15 ans	11		11
EFFECTIF	37	12	49

Pour plusieurs raisons exposées précédemment, nous posons l'hypothèse que les personnes enquêtées sont une sous partie des 5% identifiées en population générale et qu'elles sont en quelque sorte les « volontaires des volontaires » (voir encadré 1).

3. DES OBSTINE-E-S AUX ROMANTIQUES

Les « obstiné-e-s »

Le qualificatif d' « obstiné-e-s » est attribué aux SEnVol qui ont tout au long de leur parcours conjugal privilégié leur choix d'une vie sans enfant. A ce titre, ils et elles assurent qu'ils et elles mettraient fin à une relation conjugale et/ou ont mis fin à une relation conjugale et/ou se sont fait quitter suite à leur persévérant refus de prolonger un lien conjugal en un lien parental. Six hommes, dont quatre sont en couple (cohabitant ou non), et dix-sept femmes, dont treize sont en couple (cohabitant ou non), du corpus peuvent rentrer dans cette catégorie.

Du côté des hommes

Un tiers des hommes du corpus peut être considéré comme « obstiné ». Aucun d'entre eux n'a eu l'expérience d'une mère au foyer et trois d'entre eux ont vécu « un événement douloureux ». Malgré des situations conjugales diverses, tous assurent qu'une rupture fut en lien avec un projet d'enfant non partagé et/ou qu'une rupture avec leur partenaire actuelle pourrait être la conséquence de leur refus de céder à une demande d'enfant. Par ailleurs, ces « obstinés » ont, pour cinq d'entre eux, un parcours professionnel défini comme « non

linéaire ». Cette situation, que nous ne retrouvons pas dans les mêmes proportions chez les femmes, peut se lire comme le refus « obstiné » de se voir imposer des contraintes temporelles, matérielles, de présence. C'est donc le refus d'enfant, versus le désir de liberté, qui apparaît comme le maître mot de leurs actes dans différentes sphères de la vie sociale et intime, au risque donc de mettre fin à une relation conjugale satisfaisante. Enfin, sans que l'on puisse savoir si cette situation est un hasard ou une tendance, ces hommes ont vécu ou envisagent de pouvoir vivre une relation de beau-parentalité. La beau-paternité étant ici vue comme une relation potentiellement satisfaisante où le rôle d'éducateur permet de partager et de transmettre des expériences émotionnelles et intellectuelles sans pour autant porter la responsabilité d'engendrement et de non retour que suppose le fait de devenir père.

Bernard pourrait être la figure type de ces SEnVol « obstinés » et nous déroulons son parcours de vie dans les lignes qui suivent. Il regroupe les différents éléments évoqués plus haut et place son refus d'enfant et son désir de liberté au cœur de ses différents choix de vie. Les trois sphères : conjugale, professionnelle et politique sont, conséquemment, particulièrement imbriquées et expriment une même logique chez l'enquêté : la volonté exacerbée de ne pas se laisser enfermer dans des contraintes, dans des obligations dont il ne pourrait plus se défaire, au risque de faire des choix douloureux. Tout d'abord, il s'est donc toujours accroché à son refus d'enfant, décision qu'il a prise tôt, à la sortie de l'adolescence, et qu'il n'a jamais renié malgré plusieurs demandes d'enfant de la part de femmes qui ont, un temps, partagé sa vie.

Célibataire lors de l'entretien, et toujours assombri par sa dernière rupture datant de 2005, il déclare :

« Et la troisième [rires] avec qui je suis resté treize ans, c'est pareil quoi. Elle m'a demandé plusieurs fois, j'ai dit non sinon je serais encore avec elle peut-être, certainement si... »

Si l'on tente d'approfondir la raison de ce refus obstiné, il assure que la demande d'enfant, contrairement à l'idée répandue que ce dernier cimenterait et consoliderait le couple, dévaloriserait la relation conjugale. En ce sens, les obstinés veulent vivre jusqu'au bout la

« relation pure » définie par Anthony Giddens (2007). Ils veulent construire un couple pour sa valeur intrinsèque et non en prévision de fonder une famille.

Aussi, Bernard déclare :

« Si la femme pose l'ultimatum de l'enfant, c'est bien l'enfant [...] qui devient la question du « je reste ou pas avec ». [...] Je crois qu'il vaut mieux s'en aller. »

Concernant son parcours professionnel, Bernard a donc eu un parcours particulièrement « non linéaire » et difficile à reconstruire tant les allers-retours, au sens propre et figuré, sont fréquents. De classe sociale défavorisée et originaire de la Normandie, Bernard quitte l'école en 1962, il a alors 14 ans. Il part en apprentissage, jusqu'à ses 16 ans, dans l'imprimerie de son père, à la suite de quoi, il y sera embauché pendant 3 ans. Il effectue alors son service militaire de 16 mois à l'époque. Déjà engagé au sein du Parti socialiste unifié (PSU), et « *anti militariste* » il semble avoir accepté de faire son service militaire pour des raisons politiques :

« J'étais anti militariste puisque déjà je militais dans la conf [confédération] d'extrême gauche avant 68. [...] On était favorable aux comités de soldats. Y'avait une autre raison d'y aller et en plus j'étais à Berlin. J'étais à côté de la caserne où y'avait Alain Krivine à l'époque. On a fait notre armée en même temps donc c'est deux casernes très, très proches l'une de l'autre et voilà. Donc c'était une des raisons pour laquelle aussi on faisait notre armée. »

La dizaine d'années entre son retour de l'armée et son embauche auprès du maire PSU de sa commune natale en 1982, est particulièrement floue. Bernard semble s'être intensément investi au sein de ce parti et en retire une certaine fierté de par sa condition sociale d'origine :

« J'étais un des rares ouvriers [...] c'était beaucoup, beaucoup de grands intellectuels. Tous les grands intellectuels sont passés par le PSU, et beaucoup d'anarchistes »

Durant ces années de militantisme, il a travaillé dans des hôtels la nuit afin de se rendre disponible le jour pour aller aux réunions. Il faisait aussi régulièrement les saisons d'été dans

« Le choix d'une vie sans enfant au cœur de la construction du couple »

la restauration ce qui lui permettait de vivre correctement le reste de l'année. Il a enfin « *pas mal voyagé. [Etant allé] un peu partout dans le monde* ». A cette même période il rencontre une jeune femme anglaise avec qui il partira quelques temps en Angleterre. La relation semble se rompre en 1981 suite à son refus d'enfant.

« J'avais 33 ans mais c'est le sujet puisque que j'ai pas voulu d'enfants moi. [...] Donc elle a préféré partir. C'est la question, voilà bon peut-être qu'elle est aussi dûe à notre couple mais bon. Elle m'a demandé. Du genre on serait resté ensemble si j'avais... Si j'avais accepté quoi. Ben y'avait pas, c'est la question du départ. Et elle en a fait un dans la foulée neuf pas neuf mois mais presque, elle a accouché quoi. »

De 1982 à 1985, il travaille auprès du maire de sa commune comme conseiller. Cet engagement ne durera pas, suite à des désaccords politiques.

« J'avais trente ans quand je me suis retrouvé sans boulot parce que j'ai quitté... c'est-à-dire que les options politiques étaient prises, on était en désaccord total, tout au moins avec les élus. Donc j'ai quitté et je suis retourné à la base de travail. Et c'est comme ça que je suis rentré dans un lycée pour faire de la repro pour les profs »

Aux alentours des années 1990, le service dans lequel il était employé ferme et il est alors embauché au rectorat de Rouen où il travaille dans l'imprimerie – sa formation initiale. Cependant, toujours militant et engagé politiquement, il déclare :

« Ca me plaisait pas trop, donc j'ai créé un syndicat »

Il semble avoir été déchargé de son travail pour répondre à ses responsabilités syndicales qui l'ont extrêmement fatigué.

« Je faisais tout et j'ai explosé. Donc j'ai arrêté. Je suis retourné à la base »

Il est alors embauché à l'école de la marine marchande du Havre et prend sa retraite en 2007.

Enfin, politiquement, Bernard peut être classé dans la catégorie des « fidèles », son parcours reflétant sa fidélité à ses convictions politiques élaborées dans les années 1970. Assurant avoir eu un « *parcours d'autodidacte* » et se plongeant dès ses 17/18 ans dans la philosophie existentialiste de Jean-Paul Sartre et dans des combats politiques et contestataire de la société de la fin des années 1960, Bernard s'est construit (et a construit) l'idée que « *la famille c'était bourgeois* ». Il n'a ainsi pas voulu « *reproduire ce schéma là* », celui de la « famille bourgeoise ».

« Voilà la question de la famille par contre et voilà le couple qui induit à la famille. Ça me bouffait quoi. Et comme je lisais tout ce qui était anti-bourgeois et puis bon les bouquins qui montraient la bourgeoisie sous tout ces angles [...] on abordait les questions de la famille bourgeoise d'un certain point de vue. Donc tout ça peut-être que ça, ça a servi à, à ne pas, à ne pas pour moi reproduire la famille. »

Bernard admet qu'il n'est pas toujours possible de mesurer et de comprendre les tenants et les aboutissants de ses choix :

« C'est pour ça que tout à l'heure je disais au début que on fait des choix dans la vie ou des fois le terrain sur lequel on est, on le connaît pas bien bon d'un point de vue psychanalytique ou pas j'en sais rien. »

Cependant :

« Mais après, une fois qu'on a choisi je pense que [...] Intellectuellement on essaie de savoir pourquoi. Ça cette démarche-là je l'ai faite. Et j'ai fait des choix aussi je pense qu'était dans le domaine de la raison quoi. »

Enfin, Bernard, pour avoir l'assurance que c'est bien lui qui décide de ses choix et donc de sa vie – l'existence précédant l'essence – a ressenti le besoin de faire des tests de fertilité.

« J'étais allé dans un laboratoire et j'ai fait analyser mon sperme. Et ils m'ont dit que j'étais fertile à 100 % quoi. Ca m'a... conforté. J'ai des rapports sexuels, j'ai pas d'enfant et je me dis que je suis... Je fais ce que j'ai envie de faire. Je ne veux pas d'enfant mais si je peux pas en avoir, ma pensée elle retombe à... Mon choix retombe à rien du tout enfin. Je ne vais pas m'ennuyer à avoir une forme de pensée qui, que... qu'est fausse puisque je ne peux pas en avoir. »

Il est intéressant de remarquer que Bernard déclare implicitement que son choix de vie sans enfant, qui par le test de fertilité lui a assuré qu'il « *était toujours d'actualité* », n'a pas été sans concessions avec lui-même, sans complications au cœur de ses relations amoureuses et sexuelles, sans déceptions et ruptures.

« Alors est-ce que je me suis fait une idée de moi-même et que j'essaie de la prolonger jusqu'au bout ou c'est vrai que ce que je disais tout à l'heure mon, mon parcours de vie heu... J'ai fait ce que je voulais faire. Pas grand-chose mais j'ai fait ce que je voulais. [...] Honnêtement je suis bien dans mes baskets, vraiment et même si le monde aujourd'hui est difficile et correspond plus du tout à ce qu'on pourrait voir ou entrevoir ou espérer ou... [...] Je reste assez existentialiste. »

Du côté des femmes

Plus de la moitié des femmes du corpus sont classées comme « obstinées ». Ces femmes SEnVol assurant, tels les hommes « obstinés », qu'une rupture conjugale s'est produite et/ou est envisagée et/ou aurait été envisagée si leur compagnon souhaitait des enfants.

Un sous-groupe semble se dessiner : les « leadeuses ». Ce sous-groupe est l'envers du groupe des hommes « romantiques », groupe que nous analyserons par la suite. Les « leadeuses » ont la caractéristique d'être en couple cohabitant stable et d'avoir posé dès le départ de leur relation leur non envie d'enfant sans que cette décision apparaisse comme négociable à leur partenaire. Aussi les hommes « romantiques », que nous avons appelé dans un premier temps les « suiveurs », ont fait le choix de rester avec ces femmes sans désir d'enfant, adaptant leur éventuel envie d'enfant à la situation.

Les SEnVol obstinées ont la particularité d'avoir vécu un « événement douloureux » durant leur enfance et/ou leur adolescence. Les différents éléments précisés lors de l'introduction du

chapitre se retrouvent : quatre ont vécu la séparation de leurs parents, cinq ont vécu des violences, trois des dépressions parentales et deux le décès de leur mère avant l'âge de 20 ans. Nous pouvons poser l'hypothèse, aux vues de cette proportion d' « obstinées » (14/17) ayant vécu des « événements douloureux » durant leur enfance et/ou leur adolescence, que chez ces femmes l'événement douloureux, qui a dissocié les termes « épanouissement » et « famille », a eu un effet « positif » concernant la construction du « non désir d'enfant ». En tant que femmes et en tant que « filles de », elles ont, relativement tôt, pris leur distance avec la famille et donc avec le rôle des femmes au sein de la famille. Elles ont ainsi refusé la possibilité de fonder une famille au risque de mettre en danger leur relation conjugale afin de pouvoir s'épanouir personnellement et de n'être pas définies en référence à un autre que cet autre soit enfant ou conjoint (De Beauvoir, 1949 ; Debest, 2012). Pour autant, ces « obstinées » sont majoritairement en couple (13/17), et il semble que cette situation soit liée, non pas à une « négociation » au sein du couple concernant un éventuel projet parental mais bien, à une imposition de leur part acceptée par le partenaire ou au fait que le partenaire non plus ne souhaitait/souhaite pas d'enfant. Nous retrouvons ici les chiffres concernant « l'accord » du conjoint à ne pas vouloir d'enfant ; chiffres exposés en introduction de cette partie. Précisons que les « leadeuses » sont principalement en couple avec des hommes plus jeunes qu'elles, ce qui participe, à en croire les analyses de Michel Bozon sur l'écart d'âge entre conjoints (1990), d'une certaine position de domination dans la relation conjugale.

Sacha [1969] pourrait être la figure type de l' « obstinée ». Elle peut être par ailleurs considérée comme une « leadeuse ». Fille aînée d'une sororie de deux, de mère argentine et de père français, elle naît en Galice sous le franquisme. Il semble d'ailleurs, bien que cette période soit difficile à reconstituer, que la famille a dû fuir l'Espagne. Si sa sœur d'un an et demi sa cadette est, elle, née en France, Sacha, qui a des origines paternelles russes, assure que la famille s'est installée définitivement en France pour sa rentrée en école primaire. Pour autant, durant leur enfance, les deux filles ont été, sur certaines périodes, prises en charge par des oncles et tantes et séparées l'une de l'autre, la mère ayant des difficultés à avoir un titre de séjour, bien que mariée avec un français, et le père ne pouvant pas assumer l'éducation des deux filles. L'entente parentale n'a, semble-t-il, jamais été harmonieuse. Mais ce n'est que vers les 13 ans de Sacha qu'ils divorceront. Ce fut pour Sacha « *un soulagement* », elle explique qu'il « *y avait trop de souffrances, de part et d'autre* ». C'est la mère qui obtiendra la

garde des deux filles. Le climat tendu et la séparation, malgré une volonté des deux côtés des parents d'aplanir les choses et de préserver les filles, ont eu des « répercussions ».

« Y a eu des suites quand même, y a eu des répercussions au niveau, je dirais psychologique pour ma sœur et moi, à savoir que y a eu une période où, et l'un et l'autre n'ont pas été super, ils ont pensé un peu à leurs gueules je dirais. Ils ont essayé de nous tirer d'un camp et d'un autre. Enfin, je pense que moi ça a pas fonctionné, par contre pour ma sœur y a eu des dommages quand même. Enfin moi, les dommages sont ailleurs mais ma sœur oui, y a eu des dommages... »

Ses « dommages » à elle sont de l'ordre du « psychosociologique ». Elle poursuit immédiatement et déclare :

« Pour moi la famille, c'est le reflet d'une société de merde ! Moi, la famille c'est là où ça commence, c'est le reflet d'une société de merde ! »

Après l'obtention de son baccalauréat en 1976, Sacha quitte le foyer maternel et « habite » dans des squats durant plus d'un an. Réquisitionner des logements vacants est un acte politique avant d'être une nécessité économique. Après avoir été pendant sa scolarité adhérente à Lutte Ouvrière, Sacha semble s'être dirigée plutôt vers l'anarchisme, se définissant « plus comme libertaire ». Elle raconte comme suit son engagement relativement aux « squats ».

« Assez vite, j'étais très investie dans les ouvertures de squats. [...] On réquisitionne des logements par principe de ne pas être soumis à des loyers qui étaient déjà chers, de pas être sous domination des propriétaires ».

Elle poursuit alors et s'insurge contre les vérifications d'identité civile, bancaire, etc. demandées par les propriétaires.

Vers l'âge de 20 ans lorsqu'elle se réoriente en « Histoire de l'art et archéologie », après avoir obtenu un DEUG de « Langues Orientales » dont les débouchés – elle cite notamment le

métier d'interprète, métier exercé par sa mère – ne lui convenaient pas, elle loue une chambre de bonne « *plutôt style avec un loyer 48, dans le 7^{ème} [arrondissement de Paris]* ». Elle habitera cette chambre durant deux ans, tout en poursuivant ses études qui la mèneront à obtenir une maîtrise en Préhistoire et a intégré « bénévolement » une équipe du CNRS.

C'est à l'âge de 22 ans, qu'elle cohabite pour la première fois dans une « *maison ouvrière* » avec un jeune homme avec qui elle restera 10 ans. Cet homme semble avoir souhaité des enfants avec Sacha : « *il a très vite formulé le désir d'enfant* ». Ce à quoi elle aurait répondu tout au long de la relation :

« Bah écoutes, je ne suis pas la bonne personne, ça me déchire le cœur mais... [...] Moi j'en veux pas, donc si un jour t'en veux, faudra me quitter ».

Pour autant, Sacha n'explique pas la rupture par ce projet de vie différent bien qu'elle glisse au cours de l'entretien :

« Faire ou ne pas faire d'enfant... mais si un des deux n'a pas de réel désir, enfin je parle de réel désir... Enfin ça devient compliqué, c'est trop sérieux comme implication... »

Elle sous entend donc que le projet de vouloir devenir parent et celui de rester sans enfant sont trop opposés et impliquent trop de définitions identitaires de part et d'autre pour que l'un des deux partenaires se range et embrasse le projet de l'autre – ce que font pourtant les « romantiques », à moins que cela ne soit pas, pour elles et eux, un « réel désir » d'enfant.

Plus loin dans l'entretien, Sacha interrogée sur les arguments qu'elle pouvait fournir à son partenaire d'alors, répond : « *Moi, je ne reviens pas sur mes choix* ».

La rupture semble donc venir d'une relation extraconjugale du partenaire de Sacha :

« Et puis au bout de 7 ans ça a commencé à fritter un peu et puis il m'a trompée, je suis partie, on s'est remis, j'étais persuadée que ça pouvait se pardonner et je n'ai pas été capable, donc bah je l'ai quitté. »

En 1998, ils rompent et Sacha décide alors de prendre « *un an pour réfléchir* » relativement aux missions qu'elle effectue au sein du CNRS. Suite à une « *opportunité* », elle est embauchée dans « *une boîte d'édition en psychologie* » où elle restera 6 ans ce qui lui permettra d'accepter ou de prendre certaines responsabilités. Cette embauche sera pour Sacha son seul contrat signé en CDI et dont elle démissionnera « *joyeusement !* », pour se réorienter vers l'iconographie. Elle exerce depuis 2005 dans l'iconographie de la presse écrite où elle enchaîne volontairement les CDD.

Très vite après la rupture, Sacha se remet en couple avec un homme plus jeune qu'elle. Elle a 29 ans et lui 23 au moment de leur rencontre. Douze ans après, ils sont toujours ensemble. Au début de leur relation, Sacha pose d'emblée qu'elle ne souhaite pas d'enfant. Ce compagnon lui assure alors que lui non plus, bien qu'il ne puisse lui affirmer que ce choix est définitif. Au lieu de faire fuir Sacha, il semble alors que cette réponse nuancée lui ait donné l'assurance d'un homme qui ne prenait pas la décision d'avoir ou de ne pas avoir d'enfant à la légère. Il semble qu'ils en aient régulièrement discuté et que son compagnon actuel a construit « *un non désir d'élever des enfants* ».

Le paroxysme de la discussion fut vécu en 2007, lorsque Sacha débute une grossesse à laquelle elle mettra un terme par un avortement thérapeutique ; elle est alors âgée de 38 ans. Cette interruption volontaire de grossesse et cet événement auquel a, autant qu'il a pu, participé son compagnon ont à la fois renforcé la confiance au sein de son couple et le souhait de Sacha, et de son compagnon, de ne pas devenir parent.

A 41 ans, Sacha semble être sûre de ne pas vouloir devenir mère et sereine quand au désir de son partenaire.

Les « ambivalent-e-s »

Les SEnVol classé-e-s dans la catégorie des « ambivalent-e-s », sept hommes et huit femmes, ont la caractéristique d'affirmer aux détours de l'entretien qu'ils et elles pourraient céder et/ou se laisser tenter par un projet d'enfant dans le cas où le partenaire prendrait/aurait pris l'initiative d'un tel projet. Ici aussi, les hommes et les femmes se distinguent. La formulation

des hommes pourrait prendre la forme suivante : « Je ne veux pas d'enfant mais je ne mettrais pas en péril mon couple », quand celle des femmes ressemblerait plutôt à : « Je ne veux pas d'enfant et mon compagnon n'a pas insisté pour que nous en ayons ». Par ailleurs, à l'analyse des entretiens, il ne ressort pas de traits sociodémographiques caractéristiques, si ce n'est peut-être la classe d'âge. Les SEnVol ambivalentes étant plutôt recrutées parmi la première génération [1947-1960] et les SEnVol ambivalents plutôt recrutés dans la deuxième génération [1961-1970].

Du côté des hommes

Un peu moins de la moitié des hommes sont classés dans la catégorie « Ambivalents ». Trois d'entre eux ont vécu des « événements douloureux » : deux ont connu leur parents séparés avant l'âge de 15 ans et un la dépression de son père au moment de son adolescence. Quatre de leur mère furent « femme au foyer » et trois d'entre eux ont eu un « parcours non linéaire ». Il s'avère donc difficile de faire ressortir des caractéristiques qui leur donneraient leur spécificité. Il est bien-sûr possible d'estimer que l'absence de caractéristiques est ce qui fait leur caractéristique : assurant ne pas, personnellement, vouloir d'enfant ils envisagent tout de même la possibilité d'être un jour père si leur vie de couple était menacée. Aussi, contrairement aux « obstiné-e-s » ils n'informent pas dès le début d'une relation leur refus de devenir père et sont souvent persuadés que les femmes veulent des enfants et qu'il sera donc difficile d'y « échapper ». Par ailleurs, il est peut-être confortable pour un homme à l'heure des « nouveaux pères » de s'affirmer comme ambivalent : potentiellement géniteur et père mais pas « papa ». De par cette position, ils laissent ainsi l'initiative du projet d'enfant à leur éventuelle partenaire, leur laissant du même coup la responsabilité éducative et ce qu'elle suppose de charges matérielles, temporelles et mentales.

Simon pourrait être le figure type des ambivalents, bien que ses propos prennent à plusieurs reprises une coloration misogyne et « ethnologisante ». Simon naît en 1965 d'une mère, secrétaire de direction mais qui s'arrêtera de travailler à sa naissance, et d'un père commercial dans l'horlogerie. Simon sera le fils aîné d'une fratrie de deux. Il qualifie ses parents comme des personnes très catholiques qui divorceront pourtant alors qu'il est âgé d'une vingtaine d'années. Simon obtient son baccalauréat en 1982 et s'engage dans des études de droit. Mais cet engagement est peu fructueux, car après deux premières années de droit il bifurque vers

une école de commerce, où il semble avoir étudié trois ans, sans pour autant valider ce cursus. A partir de 1987, il a alors 22 ans, il déclare faire des petits boulots « *dans le commercial* ». Mais cette branche d'activités ne lui convient absolument pas. A plusieurs reprises, il dit avoir été « *très malheureux* », allant « *pleurer dans les chiottes avant les réunions commerciales* ». Outre la branche d'activités en elle-même, c'est le travail en entreprise avec ses contraintes horaires et spatiales qu'il supporte difficilement. Selon Simon, en 1994, c'est finalement « *grâce à [un] hasard de la vente d'un scooter qu'[il est] rentré dans la presse* ». Depuis, il travaille dans la presse en tant que pigiste et cette précarité, au sens premier du terme, semble lui convenir.

« Oui, quasiment toujours pigiste, parce que je suis, je suis un indépendant farouche, ce qui peut rejoindre ce qu'on évoquera après, je pense. Et donc voilà, j'ai travaillé pour des canards comme Le Nouvel Économiste, Marianne, 20 ans, l'Écho des Savanes, là, je travaille pour Voici, voilà. »

Il apparaît ainsi que cela soit son choix de travailler comme indépendant dans la presse sans avoir de contrat qui rendrait ses rentrées d'argent plus stables. Pour autant, il assure gagner « *très bien sa vie* », tout en travaillant peu de jours dans la semaine.

« Aujourd'hui, je suis arrivé vraiment au top de ce que je voulais faire, enfin, j'ai jamais eu d'objectif, mais là, en fait, je travaille, en gros, je travaille 2 jours par semaine et je gagne très bien ma vie, vraiment très bien. »

Au moment de son école de commerce, Simon rencontre une jeune femme avec qui il va rester 19 ans. Il évoque ainsi la question d'un projet d'enfant.

« En fait, au début, au tout début, on était jeunes et inconscients, donc, on disait qu'on en voulait, et puis en fait, et puis rapidement, on en a plus trop parlé et elle, ce qui est assez rare pour une femme, elle en voulait pas non plus, elle en voulait pas plus que ça. J'ai cru remarquer que souvent, dans les couples, le moteur, le moteur de l'enfant, c'est la femme, qui, qui est, voilà, qui est plus insistante, qui tire, mais elle, non. Donc, de temps en temps, de

« Le choix d'une vie sans enfant au cœur de la construction du couple »

temps en temps, on en parlait, on se disait « Ah, tiens, allez, on en fait un... », mais sans enthousiasme... »

Avec sa compagne, Simon affirme qu'ils étaient « *pas mal dans le travail* » ce qui les a éloignés de « *la pulsion biologique* » de procréer.

« Alors moi, j'ai eu la chance, voilà, j'ai eu la chance de passer au travers, parce qu'effectivement, on était plus, en fait, on était pas mal dans le travail, aussi, avec Carole. [...] On bossait pas mal, on s'éclatait c'était génial, on découvrait tout ça »

En effet, pour Simon, ce n'était ni une réflexion du couple autour de l'enfant, ni une position assumée de ne pas vouloir : « *c'était un état de fait* ».

« On s'est jamais dit « On ne veut pas d'enfant », on se l'est jamais dit, parce que je te dis, voilà c'est plus, c'était plus comme ça, c'était un état de fait. On ne voulait pas spécialement en avoir, mais on ne voulait pas « pas en avoir non plus ».

Excepté l'amour qui s'émousse et quelques divergences, Simon ne donne pas de raisons particulières à la rupture qui a lieu en 2005.

« Parce qu'on commençait un peu à diverger... [...] Sur des petits trucs, enfin, voilà. Non, mais je pense, que c'est un peu inhumain de rester 20 ans ensemble, je pense que c'est pas naturel. Donc, on l'a fait, parce qu'on s'adorait et que, mais à un moment, voilà, l'amour et l'affection etc., ça peut plus suffire pour voilà, pour cacher ce qui est pas, pour arriver à souder un truc qui est pas naturel. »

Depuis 2005, Simon assure « *se faire plein de nanas !* ». Elles ont par ailleurs, semble-t-il, la particularité d'être jeunes, entre 20 et 25 ans, et d'être de type africain. Enfin, Simon vit depuis plus d'un an une relation privilégiée avec l'une d'entre elles qu'il a « *traqué sur MySpace* ».

Nous avons conscience que les propos qui vont suivre sont à la fois misogynes et « ethnologisants », mais Simon, dans son attitude envers les femmes et la demande d'enfant, représente cependant les SEnVol ambivalents.

Selon Simon, avoir des relations avec des jeunes femmes de type africain lui certifie en effet qu'un jour ou l'autre l'une d'entre elles va lui demander un enfant.

« Le problème, c'est que les africaines et en plus, celles que je connais, elles sont souvent jeunes, et bah, elles veulent des enfants ! Et je pense qu'à un moment donné, je vais être dans la merde. » Et de poursuivre : *« Le problème, c'est qu'à un moment donné, si je dis : « Non, je veux pas d'enfant », je vais me faire quitter, voilà. »*

Aussi, il n'annonce pas en début de relation le fait qu'il ne veuille pas d'enfant et attend que la (jeune) partenaire avec qui il est lui en parle. Par ailleurs, Simon, opposé à l'interruption volontaire de grossesse dans le cas d'un début de grossesse au sein d'un couple stable, affirme qu'en cas de grossesse de sa partenaire, il se verrait dans l'obligation de rester avec et ce « pour la stabilité de l'enfant » à venir. C'est ainsi que suite à un e-mail envoyé en novembre 2011 dans lequel il était demandé aux enquêté-e-s leurs ressentis avant, pendant et après l'entretien, Simon fut l'un des premiers à répondre :

« Hello alors moi je ne vais pas avoir le temps de te répondre pour diverses raisons dont le fait que je suis depuis une semaine la victime d'une fécondité involontaire... »

Du côté des femmes

Un quart des femmes sont classées comme « ambivalentes ». Trois d'entre elles ont vécu un « événement douloureux », à savoir la dépression d'un de leur parents, seulement deux ont eu l'expérience d'une mère au foyer et cinq d'entre elles ont eu un « parcours non linéaire ». Ces femmes « ambivalentes » ont donc la particularité de n'avoir jamais exprimé de désir d'enfant et de faire ressortir dans leur discours le fait que leur compagnon actuel ou passé ne leur a de toutes façons pas permis d'exprimer un éventuel projet d'enfant. Le désir d'enfant, qu'elles n'ont pas développé et que leur compagnon n'a pas allumé, aurait potentiellement mis en péril le couple et/ou elles auraient eu à assumer seule l'enfant ; initiative et responsabilité éducative et morale semblant ici aussi se recouper. De ces « ambivalentes », il est possible de distinguer

deux manières de faire référence au souhait de leur compagnon. Un premier groupe formule leur ambivalence sous la forme : « je ne veux pas d'enfant et mon compagnon n'a pas insisté » et un deuxième groupe exprime leur ambivalence sous la forme : « je ne veux pas d'enfant et je n'ai pas voulu lui imposer d'être (à nouveau) père ». En effet, les femmes qui composent ce deuxième groupe ont rencontré leur compagnon alors qu'ils sont âgés d'une trentaine d'années et qui sont déjà père d'au moins deux enfants avec une première femme. Par ailleurs, ces « ambivalentes » assurent que ces hommes ne voulaient pas d'enfant et qu'il n'est donc pas envisagé qu'elles leur imposent une situation que leur première compagne leur a imposé, ce qui a d'une manière ou d'une autre mené à la rupture.

Bernadette pourrait ici être la figure type des ambivalentes. Elle fait par ailleurs partie du sous groupe des femmes qui rencontrent un homme déjà père d'une première union. Bernadette est née en 1947 en région parisienne d'une famille bourgeoise et catholique. Elle a pratiqué, comme « *les filles de bonne famille à l'époque* », le piano, la danse classique et a pris des cours de chant. Elle est la deuxième enfant d'une sororie de trois. Sa mère était secrétaire comptable à la banque de France et son père ingénieur. A partir du milieu des années 1950, sa mère est en « *dépression nerveuse grave* » et sera mise en congé prolongé jusqu'à la fin de sa carrière. Malgré le fait que sa mère soit « *quelqu'un de dépressif et de très névrosé* », Bernadette n'a « *absolument aucun souvenir où elle [sa mère] ait lâché prise* » sur la tenue de la maison et les tâches domestiques qui vont avec.

Bernadette, alors en licence d'anglais à la Sorbonne, se marie en 1967, avec un jeune homme qu'elle avait rencontré durant sa scolarité lycéenne. Mariée, elle cherche alors du travail et devient « maître auxiliaire » d'anglais dans différents collèges de la région parisienne. A l'époque, elle envisageait d'avoir des enfants et se préparait à être « *maîtresse de maison* » notamment en consignant dans un livret des recettes de cuisine. Sans que l'on ne puisse déterminer les causes, Bernadette étant particulièrement lapidaire sur cette période, son mariage bat de l'aile et elle divorcera au tout début des années 1970. A cette même période elle démissionne de l'Education Nationale et rencontre un homme, au travers des cours de chant qu'elle suit, avec qui elle cohabitera 7 ans. Elle évoque cet homme en ces termes :

« J'ai rencontré quelqu'un d'autre qui m'a fait, alors là, on est parti beaucoup plus dans... On partageait beaucoup plus au niveau musique etc., mais alors lui c'était quelqu'un qui était, qui parlait pas de mariage, qui parlait pas d'enfant, qui avait eu une enfance difficile. Une image du père catastrophique, enfin le père était alcoolique avait quitté, enfin les parents étaient séparés, la mère était très rigide c'était dur, c'était un peu dur, donc il n'était pas question... Non, on partageait notre vie comme ça, on a fait beaucoup de choses, on était à Paris comme des jeunes, on allait au cinéma, aux concerts... »

Avec cet homme, il n'est donc pas question d'avoir des enfants et il n'a, quant à lui, jamais émis le souhait d'en avoir. Si toutefois il en avait souhaité, Bernadette assure qu'avec lui elle n'aurait pas voulu être mère.

« Très honnêtement, je ne me voyais pas faire des enfants avec cet homme-là. [...] Parce que je pense qu'il n'était pas bien dans sa peau. Il a aussi développé une attitude d'addiction à l'alcool. [...] Donc pour moi, ça empêchait tous les projets ce n'était pas possible. [...] Je n'aurais pas fait d'enfant avec un alcoolique ».

Durant cette période, Bernadette, qui a un parcours professionnel difficile à reconstituer, semble avoir été embauchée par divers organismes liés à la vente. En parallèle de ces emplois, elle poursuit sa formation de chant.

C'est en 1977, qu'elle rencontre son compagnon actuel. Elle est alors âgée de 30 ans, lui est marié et père de trois enfants. L'entreprise dans laquelle était employée Bernadette ferme et elle le suit alors en Province où il a une opportunité d'embauche. Elle profite de sa qualité de vie et de ses indemnités chômage pour se former à l'allemand, langue qu'elle estime lui manquer dans sa formation de chanteuse. Ils reviendront quelques années après en région parisienne où on lui propose de jouer à l'Opéra de Paris dans la pièce *Carmen*. Elle préférera finalement mettre un terme à son contrat et sera embauchée au début des années 1980 comme secrétaire de direction « *dans une boîte de champagne* ». Au milieu des années 1980, ils repartiront en Province où elle créera des organismes d'arts polyphoniques. Ce sont ainsi les premières années où elle exercera comme professeure de chant. Dans les années 1990, elle

achète un atelier à Paris où elle donnera des cours privés de chant. Aujourd'hui à la retraite, elle continue cette activité.

Lorsqu'elle rencontre son dernier compagnon, en 1977, Bernadette envisage encore d'avoir des enfants. Lui, rapidement, lui promet de divorcer, pré-requis pour Bernadette pour fonder une éventuelle famille.

« Lui, il me disait : « je vais divorcer, on va se marier », moi je me disais « bon, on fera peut-être un enfant ». Mais c'était pas non plus au centre de nos préoccupations. Lui, en tous cas, il n'en parlait pas ».

L'enfant, ici, était pensé comme suite logique d'un amour, comme la suite logique d'un lien conjugal.

« Une histoire d'amour qui fait que c'est une suite logique. Il me gâtait beaucoup, donc l'enfant ça faisait aussi parti du lot. Et puis le temps a passé et il ne divorçait pas. Et moi, j'en ai conçu beaucoup de déceptions. On ne s'est pas séparés pour autant. »

En effet, cet homme n'initie pas le divorce et c'est finalement son ex femme qui lui propose, plusieurs années après leur séparation de corps, ce qui a particulièrement déçu Bernadette.

« Ah oui, ça, ça m'a déçu ! Bah si vous voulez, si il a pas été foutu de prendre la... Il l'a acté, il a vécu la séparation complètement, ça n'a été absolument pas ambiguë, il a pas pu passer..., alors bon c'est aussi sa relation avec sa première femme, je ne sais pas ce que ça représente, peu importe, peu importe et je crois qu'à ce moment là, si je lui ai dit : « Non, on ne se marrie pas mais, on ne se marrie pas mais on reste ensemble si tu veux mais on ne se marrie pas. Je ne suis plus dans cette idée de fonder une famille, de prendre le nom de quelqu'un. ». Je ne sais pas, ça m'a quand même... non. Bon. Et l'enfant du coup bah...est parti avec l'image du mariage quand même. Moi, avoir absolument un enfant, ça c'est une chose que je n'ai jamais désiré, oui, avec un homme oui, dans un couple avec une famille, enfin quelque chose d'établi sûrement, donc, voilà. »

On peut poser l'hypothèse que si cet homme avait pris l'initiative du divorce et donc demandé en mariage Bernadette, ils auraient certainement eu un enfant. Pour Bernadette, mariage et enfant semblent liés et dans son discours l'un ne va pas sans l'autre. Par ailleurs, symboliquement, le fait que cet homme ne soit pas à l'initiative du divorce signifiait pour Bernadette qu'il ne prenait ni l'initiative de la demande en mariage – qu'il lui a tout de même faite – ni l'initiative du potentiel projet d'enfant, qu'induit pour Bernadette le mariage. Aussi, en refusant le mariage elle a, dans ses représentations, refusé l'enfant.

« Quand il m'a dit : « on se marie », j'ai dit « non » et moi l'enfant c'était terminé, j'avais pas envie ».

Cependant, « *par inadvertance* », Bernadette se retrouve enceinte à l'âge de 42 ans. Ce début de grossesse semble lui avoir « *fait plaisir* » car cela signifiait pour elle deux choses. Tout d'abord qu'elle pouvait physiologiquement en avoir, tel Bernard qui fait un test de fertilité, et ensuite pouvoir se dire que si elle n'a pas eu d'enfant ce n'était pas parce qu'elle ne pouvait pas en avoir mais bien parce qu'elle ne voulait pas avoir. Cela lui a donc permis de réaffirmer son choix de vie sans enfant comme un choix positif et volontaire et non comme un choix subi et lié aux circonstances de ses rencontres amoureuses. Enfin, elle exprime clairement l'idée que si son compagnon avait souhaité avoir un enfant, elle aurait mené la grossesse à son terme.

Notons pour résumer la position de Bernadette, mais plus généralement celle des ambivalentes, les propos suivants :

« Je crois que profondément, on va résumer quand même, je n'ai jamais eu un vrai désir, vraiment viscéral comme quelque chose allant absolument de soi et qui fallait qui soit, qui existe, non. Mais je n'ai pas non plus été violemment décidée, je ne me suis jamais positionnée en disant : « Jamais je n'aurais d'enfant ! » [...] Et puis bon je sais très bien que j'ai aussi vécu avec des hommes qui n'en ont jamais vraiment parlé, qui n'en voulaient pas et que ce n'est pas un hasard non plus. »

Les « romantiques »

Ici, encore plus particulièrement que dans les deux autres catégories, les hommes « romantiques » se distinguent des femmes « romantiques », tant dans la formulation appropriée pour résumer le lien entre « non désir d'enfant » et conjugalité que dans les caractéristiques de leur parcours familial et professionnel. Au niveau de la formulation, ils se caractérisent par le fait qu'ils admettent que c'est leur partenaire qui n'a pas voulu d'enfant et ce dès le début de leur relation, ce qu'ils ont pris comme un élément immuable, non négociable. Ces SEnVol « romantiques », appelés dans une première typologie les « suiveurs », sont généralement avec les femmes « leadeuses » évoquées précédemment. Schématiquement, nous pourrions formuler leur positionnement comme suit : « Je ne veux pas d'enfant parce que ma compagne n'en voulait pas ». Les femmes « romantiques », se caractérisent, quant à elle, par le fait qu'elles admettent qu'au cours de leur parcours amoureux, de manière fugace, pour l'amour de l'autre ou « parce que c'était lui », elles auraient pu devenir mère. La formulation qui leur convient le mieux pourrait être la suivante : « je n'ai jamais voulu d'enfant sauf une fois ». L'amour porté à son/sa partenaire, d'où le terme de « romantique », a donc eu des implications inverses selon que l'enquêté-e soit homme ou femme.

Du côté des hommes

Un peu moins d'un tiers des hommes SEnVol – 5 sur 18 – sont classés comme « romantiques ». Ils se caractérisent par deux éléments essentiels : ils n'ont vécu aucun événement douloureux et ils sont tous en couple cohabitants (avec des femmes « leadeuses »). Ils ont ainsi privilégié leur relation conjugale et laissé sur le bord de la route leur éventuel projet parental. « Eventuel » projet parental car les hommes ont bien souvent été confrontés à la question du (non) désir d'enfant lorsque les partenaires rencontrées leur en ont parlé. Aussi, il s'avère qu'ils se sont adaptés à la volonté de leur compagne et tenté de faire leurs arguments pour une vie sans enfant. En effet, il apparaît qu'au contact de ces femmes « leadeuses », les hommes « romantiques » aient progressivement construit leur non désir d'enfant, et vont parfois jusqu'à affirmer qu'aujourd'hui ils sont plus fermes quant à leur non intention de fécondité que leur partenaire. Enfin, notons que ces hommes romantiques sont tous mariés et un est en voie de se pacser au moment de l'entretien. Il nous semble que le

mariage ou le pacs, outre les avantages fiscaux que cela induit, permet, symboliquement et socialement, de rendre compte de leur couple comme un « vrai couple » malgré l'absence d'enfants.

Philippe pourrait être la figure type des hommes « romantiques ». Philippe naît en 1972 d'une mère secrétaire médical et d'un père ingénieur du son. A la naissance de sa petite sœur, d'un an et demi sa cadette, sa mère s'arrête de travailler, estimant que son « *choix de vie c'était de nous élever bien* ». Philippe quitte le foyer parental afin d'intégrer l'internat lié aux classes préparatoire maths sup/maths spé. Il intègre par la suite une renommée école d'ingénieur sur Paris et à partir de 1995 se retrouve embauché comme « *ingénieur chef de projet dans l'aéronautique* ». Durant ses années d'études, Philippe ne semble pas avoir eu beaucoup d'aventures amoureuses et sexuelles, ce qu'il résume bien par ce trait d'humour.

« J'ai toujours été très proche des filles, le seul problème c'est qu'entre amie et petite amie, y a une différence de taille ! (Rires) et elles étaient trop grandes comme amies, j'aurais voulu qu'elles soient beaucoup plus petites, voilà. »

Il rencontre alors Clémence au début de sa vie professionnelle. Elle est stagiaire dans l'entreprise où il travaille et il semble avoir été assez entreprenant pour qu'elle s'intéresse à lui et accepte de débiter une relation à l'automne 1998.

« [...] J'ai jamais vraiment eu de relations très stables, sauf à partir du moment où j'ai rencontré ma femme, qui en fait, a été elle-même stagiaire, donc, c'était en 98, donc c'était trois ans après ma sortie de l'école, dans mon couloir, voilà ! C'est un hasard extraordinaire ! Peu importe, elle vous racontera tout ça, voilà, on s'est trouvé par hasard là, et à partir de là, a débuté finalement une relation, très stable, puisqu'on est toujours là, dix après, onze ans, après. »

La question du désir d'enfant semble s'être posée dès le début de la relation. Plus exactement, dès le début de la relation, Clémence a informé Philippe qu'elle ne souhaitait pas être mère. Ca faisait selon Philippe parti du « *package Clémence* ».

Plus loin dans l'entretien, interrogé à nouveau sur sa réaction face au non désir d'enfant, il réitère le caractère tranché et à peine discuté de cette décision. Par ailleurs, au travers de ses propos, on observe bien qu'au fil du temps, Philippe a lui-même construit son non désir d'enfant pour en arriver à déclarer :

« [...] J'ai aucune prérogative pour ça, pour essayer de la convaincre, pour aller au de là de ce qu'elle ressent profondément, et en plus, maintenant, j'en ai plus du tout envie, comme ça, ça résout la question ! »

Enfin, au moment du mariage en 2001, Clémence assure à Philippe que s'il veut vraiment des enfants, il faudra qu'ils se séparent, car elle ne pense pas revenir sur son choix d'une vie sans enfant. Philippe déclare alors, comme les autres « romantiques » :

« De toute façon c'est la femme que j'aime, j'ai envie de passer ma vie, je vais pas partir pour ça, je ne serais pas forcément, plus heureux ailleurs. ».

Aussi, si l'enfant est souvent vu comme une preuve d'amour, accepter de ne pas faire d'enfant l'est tout autant.

Concernant le mariage, il semble que cela ait eu son importance pour Philippe qui demande solennellement en mariage Clémence au cours de l'année 2000.

Tout d'abord pour Philippe, ce mariage équivaut à « *une étape supplémentaire* ».

« C'était une étape supplémentaire, parce que, d'abord, c'était, tout a été un peu naturel, dans notre histoire, on a jamais rien forcé, tout est venu, poum, ça s'est enchainé, les pièces se sont assemblées, ploc, ploc, ploc. »

Ensuite « *ça avait la double signification de l'importance, la signification de l'importance entre nous et la signification de l'importance, enfin, vis-à-vis des autres, quoi, vis-à-vis de la société, vis-à-vis de nos amis, la société au sens large, nos amis, nos parents, on était nous*

deux. [...] On a fait le constat que, enfin, le fait de vouloir continuer à deux, c'était ce qu'on voulait, après, l'officialiser, c'est le rendre plus fort aux yeux de la société. »

Enfin, dans la question en fin d'entretien dans laquelle il est demandé aux enquêté-e-s de se projeter idéalement dans 10 ans, Philippe répond :

« Bah déjà, je me vois avec ma femme, donc en forme et avec ma femme, tous les deux en pleine possession de nos moyens intellectuels et physiques. [...] Idéalement je serai à la tête d'une petite entreprise qui construirait des maisons écologiques et elle, elle serait ce qu'elle veut. Ce qu'elle veut être, mais, quelque chose qui lui ferait vraiment, vraiment, plaisir, qui la réaliserait. On aurait du temps pour nous, pour continuer à faire ce qu'on aime vivre, donc tout ce qu'on vit, tout ce qu'on aime, donc, voilà. »

Du côté des femmes

Un quart des femmes SEnVol sont classées comme « romantiques ». Trois de ces femmes « romantiques » (sur 7) ont vécu un « événement douloureux ». Par ailleurs, elles ont toutes eu un « parcours non linéaire » et aujourd'hui, la majorité est sans partenaire « stable ». Elles se distinguent donc des caractéristiques des hommes romantiques. Enfin, elles ont toutes la caractéristique d'avoir exprimé au cours de l'entretien une formulation du type : « avec cette personne j'aurais pu faire des enfants mais on s'est séparé et je n'ai plus jamais ressenti ce désir d'enfant ». Aussi, par amour pour cette personne-là, elles auraient pu ou du moins ont sérieusement envisagé sauter dans le grand bain de la parentalité, d'où le qualificatif de « romantique ».

Lucie pourrait représenter ces femmes « romantiques ». Nous déroulons donc son parcours. Lucie, fille unique, naît en 1962 d'une mère « *qui était au guichet des consultations d'un hôpital* » et d'un père « *ouvrier chez Renault* ». Lucie, à 20 ans, son diplôme universitaire technologique dans l'animation socio-culturelle en poche, quitte le foyer parental, où elle aimait revenir pour non pas « *manger parce que y'avait plus rien dans [son] frigo* » mais « *pour partager des moments avec eux* ». Ce départ du foyer parental correspond à sa première entrée sur le marché du travail. Elle démissionnera cependant de cet emploi en 1984, période charnière où elle s'oriente vers le théâtre. Pendant 15 ans, « *jusqu'en 2000* », elle sera

intermittente du spectacle et sera amenée à beaucoup voyager lors de tournées. Elle explique, en début d'entretien, comme suit son parcours professionnel :

« IUT 82, premier boulot jusqu'en 84. Après je me suis mis à faire du théâtre jusqu'en 2000 euh..., comédienne et pendant que j'étais comédienne je travaillais aussi avec une association qui s'appelle les CEMEA qui était une association d'éducation populaire et d'éducation nouvelle qui préparait au BAFA/BAFD à l'époque, donc voilà. Quand j'ai arrêté d'être intermittente du spectacle, j'ai fait un DU à Jussieu de formation pour adultes, j'ai été trois ans formatrice d'animateur socio-culturels puisque j'avais déjà les diplômes euh...et puis après, je suis partie en Bretagne où là, alors là, j'ai navigué, donc j'ai fait un master sur la formation professionnelle et l'insertion professionnelle, j'ai bossé deux ans avec des réfugiés et des demandeurs d'asile, en CDD donc ils ont pas pu me garder et du coup re-chômage donc là j'ai décidé carrément de changer de branche, j'ai dit « Bon allez ! Ça suffit les bêtises ! ». Euh..., j'ai fais une formation de monitrice d'auto école et depuis je travaille, en gros. »

En parallèle de ce parcours professionnel « non linéaire », Lucie vit des histoires d'amour. Elle fait débiter son parcours sexuel à l'âge de ses 15 ans et date une première relation « stable » durant sa formation en IUT.

« Alors entre 15 et 25 ans, j'ai été une célibataire moyenne on va dire, c'est-à-dire que j'avais des petits amis, quoi, mais...Bon entre 15 et 20 : pas 50000, mais y en a eu quelques uns, enfin moi j'ai commencé à 15 ans, enfin en terme de relation sexuelles on va dire parce qu'après amoureux, je suis pas convaincue que c'était vraiment de l'amour tout ça, mais bon, après si, j'ai eu quand même, bah quand je suis allée en Italie, je suis partie avec une copine, je suis revenue avec un copain et on est resté quasiment jusqu'à l'IUT ensemble mais moi, j'étais chez mes parents et lui il était déjà beaucoup plus indépendant, plus vieux... »

Cet homme « plus vieux » lui propose alors d'emménager ensemble ce qu'elle refuse, invoquant pour le justifier lors de l'entretien son esprit « post soixante huitard ».

« [...] Alors moi, je n'ai pas vécu 68 en tant que tel, j'avais que six ans, hein, je suis née en 62, mais par contre, on a eu les effets d'après, quoi. Et moi en 75, j'étais dans la rue en train de fêter Veil, avec la loi de l'avortement et j'ai fait partie des « premières 16 ans » à prendre une pilule gratos (rires) ! Dès que j'ai pu j'ai foncé ! Je l'ai dit aux parents après mais j'ai d'abord été chercher la pilule (rires) ! Et puis c'est vrai que du coup, y avait quand même un esprit..., y avait pas le sida donc on se posait que la question de la pilule pas du sida [...] ce qui fait que du coup, on était dans des choses, très...oui, enfin...comment dire ? Je dirais pas libertin, parce que c'était pas question qu'on couchait avec tout le monde n'importe comment...Moi, j'ai pas fait les communautés où tout le monde couche avec tout le monde. C'était pas mon trip, mais c'est vrai que bon, bah, on avait des relations sexuelles assez facilement. Enfin je veux dire, on avait des vies amoureuses et sexuelles qui passaient comme ça d'un partenaire à l'autre, sans trop se poser de questions, quoi. Et... voilà, moi je m'en suis jamais posée plus que ça, j'ai commencé à m'en poser quand tout le monde a commencé à parler de SIDA, j'ai fait comme tout le monde, j'ai dit : « Oh putain ! Alors je vais faire un test et après on verra ! » (rires) Bon, tout va bien, ok ! Maintenant, on va se protéger un petit peu (rires), mais c'est vrai que c'est venu tard et du coup moi, après mon premier boulot d'animatrice socio-culturelle j'avais rencontré des gens..., alors là, rien à voir avec l'amour ! »

C'est suite à la rencontre avec ces « gens » que Lucie va se sentir attirée par le théâtre, au milieu des années 1980. Elle se formera alors dans une école de théâtre où elle rencontrera « ce qui est devenu [son] mari ». Durant sept ans, Lucie va donc vivre une relation cohabitante avec un comédien. Pour expliquer la fin de leur relation, aux alentours du début des années 1990, Lucie évoque plusieurs éléments spontanément. En effet, la période 1990-1992 semble avoir été une période mouvementée pour Lucie où arrêt de la contraception, décès de son père, mariage et divorce s'entremêlent. Par ailleurs, ils vivent comme « des lions en cage » dans un deux pièces parisien et son compagnon lui propose de partir s'installer en Bretagne proche de sa famille (à lui) avec l'idée de faire des enfants.

« Alors y a eu ça [partir à la campagne] qui m'a fait peur je pense... [...] De franchir ce pas en tout cas, qui s'est cumulé avec le deuil de mon père, parce qu'on a divorcé qu'après le deuil de mon père mais ça a été dans cette période là. Parce que c'est vrai que quand mon

père est décédé moi, je prenais plus de pilule donc on avait le projet de faire un enfant et le deuil... »

Lucie a eu à s'occuper du deuil de sa mère plutôt que du sien propre.

« J'étais fille unique et ma mère, elle est tombée vooouuuuuuu : au fond du trou direct et y avait que moi. Donc pendant un an j'ai assumé son deuil à elle... »

Lucie ressent alors le besoin de prendre de la distance – au sens propre et au figuré – et a l'opportunité de partir à Marseille pour un contrat de trois mois. A son retour, c'est à son tour de faire son deuil et comme elle l'explique elle-même « *les deuils ça fait des effets d'enfer !* »

« Je suis repartie dans un trip « la vie est belle », renaissance, découverte de la vie : putain y a des mecs qui, je plais à des mecs enfin bon tu vois, quoi... ! Aaaahh ! Toute la panoplie des 17 ans enfin ou 15 ans, enfin moi ça m'a pris à 15 ans, donc plutôt 15 ans, mais je veux dire la panoplie de « je plais, il me plaît », eh oui merde je suis marié ! Toi aussi ? Ah bon ? alors c'est pas grave ! Enfin bon voilà, ça a été un peu, un truc un peu bizarre et ça a provoqué quand même un peu le divorce parce que sur le fond, je suis foncièrement honnête, je suis pas fidèle par principe chrétien on va dire, mais dans ma tête c'est : si j'ai eu besoin d'aller voir ailleurs c'est que ça allait plus chez toi, quoi. »

Ils ont finalement divorcé au milieu des années 1992, deux ans après s'être mariés.

« On fait partie de ces gens qui ont divorcé en maillot de bain, sur une plage au bord de l'Ardèche en bronzant au soleil au milieu des vacanciers, enfin bon truc de fous ! Et puis..., puis voilà, ça s'est soldé par un divorce par consentement mutuel, on avait qu'un seul avocat, c'était un pote en plus, donc on a partagé les frais et puis je pense que lui, il a eu un gros coup sur la patate parce que c'est moi qui avait choisi de me séparer »

Lucie restera un an avec l'homme rencontré durant son mariage puis s'en séparera, lui ne divorçant pas de sa femme. En 1993, Lucie a alors 31 ans, elle se mettra en couple avec un italien, père de deux enfants et cohabitera avec lui. La rupture a été provoquée par une perte

de confiance, liée à des soucis financiers. Son compagnon d'alors lui aurait extorqué soixante mille francs sans jamais lui rembourser, ce qui lui a « *coûté deux ans d'interdit bancaire* ».

« Et c'est vrai que là, ça a été la rupture, là ça a coupé un truc, quoi. Alors après les mecs, ils pouvaient me raconter n'importe quoi j'y croyais plus une seconde. Ça a duré un certain temps. J'ai eu des amants, hein, j'ai eu oui, moi ce que j'appelle des amants, des gens avec qui j'ai des aventures, avec qui ça se passait plus ou moins bien, plus ou moins longtemps, mais très, très peu d'investissement affectif. »

Depuis, malgré certaines relations plus privilégiées que d'autres, Lucie a donc des « aventures », bien qu'elle assure, aujourd'hui installée en Bretagne, qu'elle ne désespère pas de rencontrer un homme avec qui elle pourrait retrouver la sympathie d'un quotidien.

Concernant son envie d'enfant, Lucie affirme :

« Et mon désir d'enfant dans tout ça, il s'est évanoui avec mon mari. »

Elle admet cependant qu'avec « *l'italien* », elle se serait laissé tenter si à l'époque il en avait eu envie.

« Avec celui qui avait les italiens, là, qui avait les faux jumeaux, c'est vrai qu'à un moment j'avais l'âge où je me disais : « C'est maintenant ou jamais ! », lui il en voulait pas un troisième et heureusement d'ailleurs ! Je touche du bois ! Heureusement qu'il me l'a pas fait ! »

On observe ici, la question de l'âge qui revient comme une douce pression « *c'est maintenant ou jamais* » ce qui permet de questionner le cœur du désir d'enfant. Est-ce un désir d'enfant dans l'absolu ? Un désir d'enfant provoqué par la pression sociale ? Un désir d'enfant qui tient compte des normes sociales, sociétales et conjugales qui entourent ce potentiel être à naître ?

Plus loin dans l'entretien, Lucie ressent comme le besoin de hiérarchiser ses deux désirs d'enfant : *« c'est les deux seuls avec qui j'ai eu vaguement l'envie quoi. Enfin mon mari, très envie, lui vaguement, heureusement qu'il a dit non, comme ça au moins j'étais tranquille mais..., pour après, mais après la question, elle s'est pas posée, je voyais pas où j'aurais mis un gosse, quoi ! »*

Pour autant, si la question ne s'est plus posée c'est parce que Lucie ne se voyait pas faire un enfant sans père, ce qu'elle aurait pu en choisissant de ne pas vivre une interruption volontaire de grossesse à l'âge de 36 ans. Sans informer le géniteur, Lucie a donc pris la décision de mettre un terme à cette grossesse.

« Il était hors de question que je garde cet enfant, parce que je ne revoyais pas le mec, quoi ! Enfin, j'avais pas envie de le revoir en tout cas ! »

Enfin, à 47 ans, en 2009, Lucie a vécu une hystérectomie suite à la présence de polypes.

« J'ai eu des polypes j'ai eu une hystérectomie, donc j'ai plus d'utérus, donc ça résout le problème ! Je peux plus en faire ! De toute façon, j'ai plus l'âge ! »

En fin d'entretien, interrogée sur le caractère choisi de sa vie sans enfant, Lucie, tout en nuance et imbriquant différents éléments, répond :

« C'est la carrière qui a fait le choix, plutôt que l'inverse, c'est-à-dire que comme j'ai eu le choix de « la carrière » entre guillemets avec l'animation, le théâtre, les trucs comme ça et bah dans cette branche là, tu penses pas à t'installer en famille et à faire des gosses du jour au lendemain, pour le plaisir quoi, tu te dis : « Attends, si on fait des gosses, on fait comment ? » voilà et à partir du moment où en plus, il n'y a plus eu le papa potentiellement, du coup, alors là ! C'était même plus la peine d'y penser. Mais en même temps aujourd'hui, je ne regrette pas du tout parce que du coup, j'ai fait..., je sais pas moi une trentaine de voyages, une trentaine de spectacles, enfin bon, j'ai fait des trucs que j'aurais jamais pu faire si j'avais eu un gosse à élever toute seule ! Alors à deux peut être, j'en aurais fait moins, on

se serait partagé les tâches, mais toute seule j'aurais jamais pu et du coup j'ai eu une vie que peu de gens ont eu ! »

Conclusion

Il s'est agi de montrer ce que les SEnVol expriment lorsqu'ils et elles sont interrogé-e-s sur une négociation au sein du couple relativement à leur « non désir d'enfant ». En ce sens et en filigrane, nous nous sommes penchées sur la notion « d'impératif consensuel » afin de mieux comprendre ce qu'elle recouvrait. Nous pouvons faire l'hypothèse (délicate) que si les SEnVol avaient eu à répondre à une enquête quantitative, les personnes en couple auraient très majoritairement répondu que leur conjoint-e ne souhaite pas d'enfant non plus. Or, nous l'avons montré, la réalité vécue par les individus est plus complexe et les obstacles sont pluriels avant d'arriver au consensus. Il semble cependant que, pour que le couple soit durable, les deux partenaires doivent s'accorder sur leur (non) projet d'enfant et nous avons ainsi mis au jour que la non présence d'enfant peut être analysée comme une preuve d'amour, au revers du sens commun qui se représente l'enfant comme une preuve de stabilité et d'engagement au sein du couple. En effet, les hommes « romantiques » ont, en quelque sorte, adhéré au projet de non enfant de leur partenaire, les engageant par là-même pleinement dans une relation strictement conjugale, amoureuse et sexuelle. De plus, ces hommes nous permettent d'inverser le regard et d'assurer que parfois c'est le fait d'être en couple qui implique une « infécondité volontaire ». Enfin, nous avons montré que sous une même typologie se trouvait des déclinaisons différenciées selon le genre de l'enquêté-e.

La catégorie des « obstiné-e-s » apparaît comme la moins différenciée. Les femmes « obstiné-e-s » ont cependant la caractéristique d'avoir majoritairement vécu des « événements douloureux », ce que nous avons analysé comme une première prise de conscience de la possible dichotomie entre l'épanouissement et la vie familiale. De plus, l'obstination de ces femmes semble tenir en partie à leur engagement politique et féministe. L'engagement politique étant une autre caractéristique accolée aux « obstiné-e-s », femmes et hommes. Concernant la catégorie des « ambivalent-e-s », si nous notons ici une différence d'approche entre les hommes et les femmes, ce qui les rejoint est leur absence d'initiative. Ils et elles auraient pu/pourraient avoir des enfants à la condition que leur partenaire initie le projet d'enfant. Il semble ici que « prise d'initiative » et « responsabilité éducative » se recoupent

dans leurs représentations. La formulation du côté des ambivalents serait plus du type « je ne veux pas d'enfant mais il se peut que ça m'arrive si je veux rester en couple » quand la formulation des femmes serait plus de l'ordre « je ne veux pas d'enfant et en plus mon compagnon n'a pas insisté pour avoir un enfant ». Ainsi, les hommes ambivalents renvoient aux femmes la responsabilité tant de l'initiative du projet d'enfant que de celle de la prise en charge domestique et parentale que représente le fait de devenir parent, quand les femmes ambivalent-e-s refusent en quelque sorte de porter seule cette charge. Concernant les caractéristiques sociodémographiques, peu d'entre elles ressortent pour ce groupe entre deux eaux. Enfin, une dernière catégorie ressort : les « romantiques ». Là aussi, hommes et femmes se distinguent. Tout d'abord dans la formulation. Les hommes « romantiques » expriment clairement à un moment de l'entretien que la première raison (chronologiquement) tient au fait que leur partenaire – bien souvent une « obstinée-leadeuse » – ne voulait pas d'enfant. Aussi la formulation est du type : « Je ne veux pas d'enfant parce que ma partenaire n'en voulait pas ». Du côté des femmes romantiques la formulation est plus du type : « je ne veux pas d'enfant sauf une fois où j'aurais eu envie parce que c'était telle personne ». Aussi, les hommes romantiques, sous une autre modalité, renvoient finalement à leur compagne la responsabilité de n'être pas père quand les femmes romantiques font implicitement appel pour justifier un désir d'enfant fulgurant et passer à la figure du « prince charmant », de l'amour passion qui transcenderait les actions rationnelles. Au niveau de leurs caractéristiques, les hommes romantiques ont dans l'ensemble rapidement trouvé leur voie professionnelle et sont tous en couple, couple souvent institutionnalisé par le mariage. Inversement, les femmes « romantiques » ont la particularité d'avoir toutes vécu un parcours professionnel non linéaire et d'être majoritairement, au moment de l'entretien, non en couple.

Aussi, nous avons vu que les obstiné-e-s offrent la possibilité de se définir positivement comme une personne volontairement sans enfant et de construire une identité cohérente autour du refus d'un faire famille, qui va de pair avec la volonté d'être défini par soi-même pour eux/elles-mêmes et non en référence à un-e Autre que cet autre soit conjoint-e ou enfant (De Beauvoir, 1949 ; Bauman, 2010 ; Debest, 2012). Les ambivalent-e-s nous rappellent implicitement que lorsque prise en charge domestique et parentale et initiation d'un projet d'enfant sont confondues, la seule issue possible est le refus de la parentalité (Collectif, 1975). Nous soulignons que la responsabilité des femmes dans le contrôle de la reproduction (Bajos

et Ferrand, 2005) et les représentations toujours prégnantes qui assignent aux femmes d'être aussi des mères amènent à une confusion entre responsabilité parentale et responsabilité du projet d'enfant qui se joue en défaveur des femmes. Enfin, les romantiques nous ont permis de réaffirmer que le (non) projet d'enfant est un projet qui doit être commun aux deux partenaires du couple et qu'on ne fait décidément toujours pas d'enfant tout-e seul-e. Du côté des hommes, ce non projet d'enfant peut être analysé comme faisant suite à la pression sociale des hommes à se mettre en couple et à « avoir » une femme (cela se retrouve notamment par l'importance de l'union institutionnalisée), qui seule porte la responsabilité de l'absence d'enfant. Les femmes romantiques sont, elles, porteuses d'une vision idéalisée de l'amour, héritière, peut-être, de la socialisation genrée (Carnino, 2005 ; Béréni, Chauvin, Jaunait, Revillard, 2011).

Enfin et pour conclure, porter le regard sur l'impératif consensuel du côté du non projet d'enfant permet d'affirmer que le choix d'une vie sans enfant se retrouve au cœur de la construction du couple au même titre que le choix d'une vie de famille fait partie du cycle de vie conjugale de la majorité des couples (Kaufmann, 2010). Ainsi, nous avons émis l'hypothèse que si le projet d'enfant est dans la majorité des cas un projet commun, être volontairement sans enfant se construit à deux.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bajos, Nathalie et Ferrand, Michèle (2005) « Contraception et avortement » in Margaret Maruani *et al. Femmes, genre et sociétés, l'état des savoirs*. Paris, La Découverte, p. 114-121.
- Bauman Zygmunt (2010) *Identité*, L'Herne, Carnets, 136p
- Béréni, Laure, Chauvin, Sébastien, Jaunait, Alexandre, Révillard, Anne (2011) *Introduction aux gender studies. Manuel des études sur le genre*, De Boeck, 247p.
- Bozon Michel (1990) « Les femmes et l'écart d'âge entre conjoints : une domination consentie. Types d'union et attentes en matière d'écart d'âge ». in *Population* (2), n 45, pp. 327-360.
- Carnino, Guillaume (2005) *Pour en finir avec le sexisme*, L'Echapée, 128p
- Collectif de féministes suite au Manifeste des 343 (1975) *Maternité esclave. Les chimères*, 10-18.
- De Beauvoir, Simone ([1976] 1949) *Le deuxième sexe. L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 654p.
- De Beauvoir, Simone ([1976] 1949) *Le deuxième sexe. Les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, 408p.
- Debest, Charlotte (2012) « Le refus de maternité : entre émancipation des assignations patriarcales et idéalisation du rôle de mère », *Actes du colloque : La maternité à l'épreuve du genre*, Rennes, EHESS, (A Paraître, juillet 2012)
- Giddens, Anthony (2007) *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Paris, Hachette, 259p.
- Kaufmann, Jean-Claude (2010) *Sociologie du couple*, PUF, Que sais-je ?, 127p.
- Mazuy, Magali et Debest, Charlotte (2012) « L'infécondité volontaire : définitions et mesures », in *XVème colloque national de démographie*, (À paraître juin 2012).
- Mazuy, Magali (2006) « Être prêt-e, être prêts ensemble ? Entrée en parentalité des hommes et des femmes en France », Thèse de doctorat de démographie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 350 p.
- Prioux, France, Mazuy, Magali et Barbieri Magali (2010) « L'évolution démographique récente et France : les adultes vivent moins souvent en couple », *Population*, 65(3), pp. 421-474.
- Régnier-Loilier, Arnaud et Vignoli Danielle (2011) « Intentions de fécondité et obstacles à leur réalisation en France et en Italie », *Population*, 66(2), pp. 401-432
- Toulemon, Laurent (1995) « Très peu de couples restent volontairement sans enfant », *Population*, n° 4-5, pp.1079-1109